

LES FIGURES DU POÈTE DANS LA *LOGIQUE DE LA PHILOSOPHIE*

par JEAN QUILLIEN

I

La *Logique de la Philosophie* est l'explicitation des catégories du discours cohérent. Elle fait un choix : elle retient uniquement les attitudes pures des hommes dans le monde et laisse par conséquent de côté les différentes manières non-cohérentes de se comporter, tout ce qui simplement indique ou exprime, mais ne se formule pas lui-même.

Pourtant, dans l'ensemble des productions humaines non-discursives, la poésie occupe une place unique, dont le sens ne se révèle au lecteur qu'à la fin du parcours. En effet, c'est alors, et alors seulement, qu'il comprend, et non plus seulement pressent, que la poésie est source de la philosophie, logiquement et historiquement, qu'elle est le milieu d'où celle-ci s'est arrachée et que le discours n'a pu être que parce que la poésie, entendue comme spontanéité créatrice de langage, donc de sens, était, de tout temps, déjà là. La philosophie a toujours, dans son histoire, pensé la poésie comme autre qu'elle-même, jusqu'à ce qu'elle finisse par prendre conscience que cet autre n'est que son propre autre, en lequel elle s'est nourrie et se nourrit sans cesse, son autre sans lequel elle n'aurait pu se révéler à elle-même : « l'homme est *poète* avant d'être philosophe et après l'avoir été ». (*LP*, 421).

Analyser les rapports entre poésie et philosophie serait donc rechercher comment le discours, en tant que visée de l'universel, s'est, dans la *Discussion*, constitué comme

discipline de la cohérence dans et contre le jaillissement langagier non-cohérent et l'expressivité non-contrôlée, comment il a dû, chassant de la Cité les poètes comme faiseurs d'illusions, couper brutalement le cordon ombilical originaire et se poser en ordre langagier radicalement nouveau, autonome et spécifique, pour, après la phase transitoire du poète-philosophe, de poésie se faire philosophie, instituant ainsi ce qui est devenu notre tradition. Ce serait rechercher aussi, à l'autre bout, ce qu'est la sagesse en tant que poésie fondamentale.

Tel n'est pas notre but, mais il était nécessaire de souligner cette place fondamentale, au sens fort, de la poésie dans une œuvre qui est une *Logique*, de marquer ainsi que ce livre résout l'opposition connue de ces deux extrêmes du langage, le logique et le poétique, la cohérence et l'expression, la forme et le contenu et de le rappeler à une époque qui souvent encore les sépare (Heidegger et la poésie ; la logistique et la philosophie analytique). Le philosophe est celui qui informe un matériau fourni par le poète.

La poésie est fondement, début et fin de l'activité philosophique : il n'y a donc, cette haute place reconnue, rien de plus à en dire puisque notre objet est le devenir logique du discours. Certes, comme l'art en général d'ailleurs, la poésie accompagne toutes les attitudes et ce serait un autre travail que de tracer cet autre devenir, celui des représentations que l'humanité s'est données de la poésie, celui des figures du poète — prophète, inspiré, génie ou témoin —, ce serait écrire « une des histoires de l'humanité, et non des moindres » (*LP*, 422), refaire une logique de la philosophie appliquée à la poésie. Nous y retrouverions autant d'étapes de l'expérience humaine de l'ouverture au monde et de la venue du monde à la communauté à travers cet homme extra-ordinaire, le poète. Mais ce qui nous intéresse ici c'est Platon et non Sophocle ; on peut bien sûr dégager en cohérence, et cela a été fait, le « discours » de Sophocle, mais c'est au prix justement de la perte de l'essentiel, le poétique lui-même. De fait, la *Logique de la Philosophie* ne contient ni esthétique, ni poétique, ni théorie de la création artistique ; la raison en est simple : un discours sur le poétique n'est pas lui-même poétique,

c'est-à-dire créateur de sens, mais seulement sa reproduction sur le mode de la prose

Le logicien ne retiendra donc que ce qui peut être considéré comme le fond commun de toutes les productions poétiques de toutes les époques et que condense le terme grec de *ποίησις*. La poésie est *mon* expression, expression non-cohérente de l'individu ; elle est production du sentiment creusée et forée dans la carrière langagière commune ; elle est enfin ouverture au monde et c'est précisément ce phénomène de la présence qui captive au suprême degré le philosophe. Ce fond commun est très pauvre, il est indéterminé. Il suffit pourtant au logicien : de la poésie, sauf à faire une logique appliquée, il n'y a rien de plus à dire. L'homme n'a pas à être poète dans le temps même où il philosophe.

II

Notre sujet ne peut donc être : « poésie et philosophie », mais « le poète et le philosophe », et il l'est dans l'exacte mesure où la *LP* est une logique pure et où c'est en elle, en tant que pure, que le poète fait brusquement irruption et entre en force dans le devenir des catégories du discours. Les deux titres se recouvrent d'ailleurs si peu que nous pouvons avancer que, si la poésie a précédé la philosophie, le philosophe a précédé le poète.

Le poète se met en scène pour la première fois avec la catégorie de la *Conscience*. Dans les catégories antérieures le philosophe a pu parler des productions poétiques ; avec la *Conscience* c'est le poète lui-même qui se découvre et interpelle le philosophe, et cette interpellation est essentielle pour la compréhension de la philosophie par elle-même — d'où sa place dans une logique philosophique pure. C'est ici que la poésie « entre dans l'horizon de la philosophie » (*LP*, 247/8).

Que signifie cette soudaine auto-position du poète ? Quelle importance revêt, pour la création poétique comme pour l'activité philosophique, cette scission entre poésie et poète, telle que désormais poésie et philosophie viendront à

s'entrecroiser, que le poète pourra revendiquer une mission métaphysique et le philosophe consulter comme des oracles les poètes ? Une distinction du logicien, celle entre penser, penser la pensée et penser le penser, peut, transposée dans l'ordre du poétique, nous aider à répondre : créer, penser les créations, penser le créer, et même créer le créer. De tout temps, les poètes furent par excellence des créateurs, porteurs d'un message, gardiens de la tradition, révélateurs et dépositaires d'un sacré qui s'ignore encore comme tel, annonciateurs des temps à venir, bref donnant, auteurs souvent anonymes, à la communauté des contenus concrets. Puis, bien après, vint le temps des doctrines, élaborées par des philosophes ou des poètes eux-mêmes, et ce fut la poétique : la poétique est la conscience de la pratique poétique antérieure. Nous passons ainsi de l'inconscience de la création à la pensée consciente de cette création, mais nous restons cependant toujours sur le plan de ce que la poésie est en soi. Dans cette première phase qui nous mène logiquement jusqu'à la *Conscience* et historiquement jusqu'à la fin du XVIII^e siècle allemand, nous distinguerons : dans l'ordre de la poésie, les créations elles-mêmes et les doctrines (ex : Du Bellay, Malherbe, Boileau) ; dans l'ordre de la philosophie, la place assignée par celle-ci aux poètes et à la poésie d'un côté, et de l'autre, d'une part, le talent poétique du philosophe (ex : Platon), inessentiel pour lui, d'autre part, le recours explicite au poétique (ex : le rôle du mythe chez Platon). Mais les deux ordres restent séparés.

La *Conscience* met fin à cette phase dont l'origine se perd dans la nuit des temps de l'homme parlant et s'élève à cette conscience de soi de la poésie que parachèvera la *Personnalité*. Dans cette cassure décisive qui ouvre la modernité, le poète se reconnaît comme tel et prend le pas sur la poésie : « la mort de la poésie est la naissance du poète » (*LP*, 249), c'est-à-dire de l'homme qui sait ne pouvoir, dans le monde de la *Condition*, réaliser sa liberté que dans l'acte constamment renouvelé de poétiser. A la lumière de la distinction heideggerienne entre question de l'être et question du sens de l'être, nous dirons que, avant l'apparition du poète, tant la création poétique que la réflexion sur elle s'effectuaient, pour soi, dans une

indistinction sujet/objet et en soi (pour nous) essentiellement du point de vue de l'objet (les œuvres). Avec la *Conscience*, le créateur pose la question, non plus : « qu'est-ce que créer ? », mais : « quel est le sens du créer ? », s'affirmant ainsi comme sujet. A la limite, peu importe la création elle-même, ratée ou réussie ; ce qui compte est de s'être affirmé créateur dans un acte sien de créer, dans le mouvement et le moment même du surgir. Le poète comprend que poétiser est une activité humaine, l'activité humaine par excellence, qu'il ne s'agit plus d'imiter la Nature mais de se réaliser comme Je absolu, comme divine génialité, comme libre créateur que rien ne conditionne.

On ne saurait trop insister sur ce passage de l'en-soi au pour-soi de la poésie : avec lui la modernité est née, la poésie moderne commence. Mais il convient d'écartier ici un malentendu. On pourrait penser, en effet, qu'avec l'*Absolu* ce mouvement est compris. Certes, la poésie y est « comprise » et elle l'est comme approche inconsciente de l'absolu, mais elle est comprise pour, par le philosophe, dans la philosophie. Ainsi, l'*Absolu* retrouve la poésie et, ce faisant, annule le poète ; la poésie est posée pour elle-même mais du point de vue du philosophe ; pour elle-même, elle reste en-soi (elle s'ignore comme mode inconscient de présence de l'absolu, comme masque du discours). Hegel fait de la philosophie la conscience de soi de la poésie. Weil veut éviter cet écueil, ce qui explique peut-être l'importance accordée au poète de la conscience.

En effet, c'est la poésie elle-même qui se veut conscience de soi de la poésie, c'est-à-dire donc conscience de soi poétique de la poésie : « partout nous cherchons l'Absolu » (Novalis). Le poète n'accepte plus de se regarder dans le miroir philosophique pour savoir ce qu'il est lui-même et il peut d'autant plus aisément reconnaître que le philosophe est le plus apte à capter le poème dans les rets du système que justement il refuse cette forteresse du système et choisit les fragments, ces « cartons » de la philosophie (Fr. Schlegel). Saisir véritablement ce qu'est pour-soi la poésie ne peut se faire dans un discours cohérent, mais dans et par le poème

lui-même. Le pour-soi de la poésie c'est la poésie de la poésie, le poème de l'essence du poème.

Weil écarte ainsi la solution réductionniste de Hegel. Il faut maintenir les deux dimensions qui, si elles se sont rejointes, ne se confondent cependant pas : la conscience philosophique de la philosophie, la conscience poétique de la poésie, l'une tout à fait claire chez Fichte, l'autre qui ne l'est pas moins, dans la reconnaissance de cette première, chez Fr. Schlegel, comme est claire pour tous les deux la conscience politique de la politique dans cette autre mutation sur le plan de l'action qu'est la Révolution française. Et Fr. Schlegel a, en 1798, une conscience aiguë de ce triple bouleversement advenu en nommant le *Wilhem Meister* de Goëthe, la *Doctrine de la Science* de Fichte et la Révolution française, les trois lignes de force de l'affirmation du sujet libre.

En la *Conscience* viennent donc converger, dans la reconnaissance du Je, les deux dimensions séparées du langage, la cohérence et l'expressivité et elles inaugurent notre monde actuel en ce que la ligne politique, le langage fait histoire, aboutit au même centre. C'est cette triple révolution qui institue notre modernité, révélant dans cette convergence l'importance du langage et l'unité du langage et de la praxis. Être moderne c'est comprendre que c'est dans le langage originaire que sont intriquées cohérence et expression, toutes deux alors inconscientes d'elles-mêmes, que c'est encore en lui que s'est effectuée la scission de l'une avec l'autre, de ce qui peut s'appeler *symphilosophie* et *sympoésie*, qui n'est que scission de soi avec soi, qu'il est enfin le fondement dernier à partir duquel vont diverger pour longtemps ces deux dimensions, le formel et le concret, chacune se posant comme autre dans l'oubli qu'elle n'est qu'un aspect du même. Et chacune a fini par se savoir elle-même, la philosophie qu'elle est système, la poésie qu'elle est fragment, l'une refermée sur elle-même et achevée, l'autre ouverte à l'infini et par essence inachevée, mais toutes deux se comprenant enracinées, comme en leur source commune, dans l'activité du Je.

Le poète proclame qu'il prend le pouvoir et, sujet pur dans son absolue et vide liberté, dégagé de toute condition même celle de l'œuvre qu'il récuse ironiquement, maître d'œuvre

d'une œuvre sans œuvre, il annonce les droits souverains de la poésie et se déclare être et n'être que cela : conscience, conscience fulgurante de ce que tous ignorent, que le propre du langage est « qu'il n'est occupé que de lui-même » (Novalis), démiurge d'un monde imaginaire, le seul dont il puisse être l'ordonnateur tout-puissant, héros du livre total qui, suprême dérision, n'en pourra produire que des éclats. Le poète, devenu conscient, se revendique philosophe : « le poète a peu à apprendre du philosophe, lequel a beaucoup à apprendre du poète » (Fr. Schlegel). Et de fait jamais les rapports entre philosophes et poètes n'ont été aussi étroits qu'en ce XVIII^e siècle allemand finissant où Novalis voulait fichtéiser mieux que Fichte lui-même.

La *Conscience* accomplit donc une véritable révolution copernicienne dans l'ordre du poétique. Découvrant que le sujet est tout, elle s'élève à la « poésie transcendante ». Au fond, le poète recherche les conditions transcendantales de toute poésie possible et saisit que, dans le monde de la *Condition*, le sujet ne peut se libérer qu'en abolissant le monde réel, devenu simple « occasion » pour sa créativité.

Nous avons ainsi la réponse à notre question : pourquoi le poète dans une Logique philosophique pure ? C'est que le philosophe ne pouvait accomplir cette tâche à sa place, sous peine d'être nécessairement réductionniste. Le philosophe a découvert le Je comme principe absolu, posant lui-même ses propres déterminations, comme puissance infinie de création et il a saisi la contradiction entre l'infinité de l'idéal et la limitation du réel, mais la résolution de cette contradiction reste un devoir-être. Or cette liberté ne peut être effectivement en acte que dans la création artistique, dans la production du génie. Il fallait que l'idéalisme moral se convertisse en idéalisme magique, que la conscience, de morale se fasse poétique. Seul, le poète peut créer un monde dont l'esprit est le maître total, dans l'ironie, dans l'affirmation de sa finitude qui détruit tout fini, faisant du monde réel une pure apparence, un pur jeu. Seul, il peut « remplir » ce qui est posé de manière purement formelle par le philosophe, donner un « contenu » à l'activité du Je et le paradoxe est que ce « contenu » est lui-même sans contenu.

La raison de la présence du poète est celle-là : le philosophe sait que la liberté n'est pas en dehors de la condition, que le *Je* n'est pas sans le *moi* et que justement « la philosophie est l'affaire du *moi*, non du *je* » (*LP*, 257), du *moi*, c'est-à-dire de l'homme dans la condition, et que c'est *dans*, et non *de* la condition qu'il doit se libérer. Le philosophe se sait conscience, mais seul le poète peut réaliser ce savoir pur en s'affranchissant de toute condition. Il l'a fait et, pour ce faire, il a payé le prix et ce prix est élevé : « l'œuvre du poète n'est pas œuvre poétique » (*LP*, 249).

L'intervention du poète est donc capitale pour le logicien : c'est elle qui révèle que la philosophie n'est qu'une des possibilités du langage.

III

Pour la première fois dans le devenir des catégories et dans l'histoire se trouvent réunies, comme en un nœud exceptionnel où des fils séparés se renouent pour un temps, les trois dimensions, disjointes depuis la *Discussion*, en une époque qui prend conscience de cette réunion et, en cela, est moderne et se sait moderne : le discours (philosophie), l'action (Révolution) et le langage en son propre (poésie). L'unité du ποιεῖν, du πράττειν et du λέγειν est réalisée. Mais ces fils ne se renouent que pour se séparer à nouveau après et les catégories suivantes vont développer à nouveau l'une de ces trois dimensions de l'humain. L'*Absolu* réduit le poète de la conscience qui affirmait que la parole est sujet et démontre que c'est le discours qui est à lui-même son propre sujet ; il ne retient que la seule cohérence, la cohérence absolue, la poésie et l'action sont « comprises » en lui. La dimension de l'agir se trouve au premier plan dans l'*Œuvre* et surtout, centralement, dans l'*Action* pour laquelle la poésie n'est plus, dans le monde présent, qu'évasion, même si elle est peut-être langage du monde à venir. Et on ne sera pas surpris de trouver la poésie et le poète dans ces lieux privilégiés, les catégories qui mettent en avant la subjectivité : *Conscience*, *Personnalité*, *Fini*, en reconnaissant l'affinité de ces trois catégories entre elles.

Le poète de la conscience a révélé, dans son échec même, la poésie comme expression de l'homme (*LP*, 247) et non plus seulement *mon* expression (*LP*, 74, note) ; le présenter dans toutes ses dimensions serait commenter ce que Weil analyse longuement (*LP*, 247-261). Ce qui nous intéresse ici c'est cet aspect qu'a particulièrement retenu Hegel, celui de l'échec, de la destruction : « le poète de la conscience veut créer un monde poétique pour le détruire » (*LP*, 299). Il a compris que l'homme est essentiellement liberté, mais sa liberté est liberté pour rien, liberté qui refuse un monde déterminé. La *Personnalité* au contraire est créatrice et s'empare de la condition, non plus celle de la science, mais la condition humaine, l'homme même. Elle réalise authentiquement, et non ironiquement, un monde personnel certes, mais qui n'est pas pour autant imaginaire ; le monde réel n'est pas récusé, c'est en lui qu'elle doit, non pas réussir — elle est Julien Sorel et non Rastignac — mais créer, produire du nouveau et s'accomplir totalement, être à elle-même sa propre production. Elle se produit sur la scène du monde tel qu'il est et, s'auto-crétant, crée un monde. Comme la *Conscience*, elle récuse le concept et le système et vit dans l'image, mais elle ne se borne plus à former des images : « l'image est la réalité de ce monde qu'elle est » (*LP*, 300). Sa vie est de créer sa vie, et elle est donc éminemment ποιητής, mais ce qui la distingue du poète de la conscience c'est qu'elle se réalise « dans la construction, non dans la destruction du monde » (*LP*, 286).

La personnalité est donc essentiellement poète et le paradoxe est qu'elle ne se veut pas poète. Son mode d'expression est par excellence poétique, c'est tout son mode d'être au monde qui est ποίησις, création, présence totale au monde dans la création continuée : « la ποίησις est partout le but de ce discours » (*LP*, 312).

Ainsi, si le poète de la conscience a tenté de penser le créer, la personnalité crée le créer, en toute conscience, et n'a que faire d'une réflexion sur cette activité conflictuelle et auto-dévorante. Et c'est pourquoi nous retrouvons ce terme de ποίησις, absent justement du chapitre qui annonce la venue du poète. La ποίησις est partout présente, avant et après le discours (notre I) et, dans le discours, avant la

Conscience et encore après, inconsciente d'elle-même là, consciente ici. Or seul le poète intéresse le logicien *dans* le discours et, par suite, « une étude de la poésie comme expression de la personnalité ne trouve pas de place ici, où nous avons affaire à la philosophie au sens traditionnel » (*LP*, 312).

Le *Fini* dévoile l'unité de la poésie et du poète. Il découvre que c'est l'homme lui-même, et pas seulement l'homme exceptionnel, qui en son fond est poète. Il comprend que l'homme est poète *et* philosophe, mais que les deux ne peuvent se confondre : le poète n'est pas philosophe et le philosophe n'est pas poète, mais le premier ne se sait tel que parce qu'il y a la philosophie, le second n'est tel que parce qu'il y a la poésie. Le *Fini* fait donc un pas de plus par rapport à la *Conscience* en laquelle il reconnaît son précurseur insuffisamment radical.

Avant la *Conscience*, le poète crée ; le poète de la conscience a voulu penser ce créer. La *Personnalité* est tout entière tendue vers le créer de ce créer. Et le *Fini* à nouveau revient à la réflexion et pense le créer de ce créer. Heidegger le philosophe dialogue avec Hölderlin, le poète du poète qui ne pouvait l'être que dans un temps de détresse, celui de l'absence des dieux et de la Nuit du monde.

Et dans ce dialogue poésie et philosophie se montrent inséparables, comme la pile et la face de la même pièce, le langage. La *Conscience* avait bien annoncé cette inséparabilité, mais elle ne l'avait qu'annoncée ; en fait les deux, même se reconnaissant l'une de l'autre, s'étaient maintenues séparées. Avec le *Fini*, le discours comprend qu'il serait vide sans la révélation de la poésie, mais celle-ci ne se saurait telle s'il n'y avait pas le discours. La poésie est source de la philosophie, mais elle ne peut être consciemment cette source que pour un langage qui s'en est considérablement éloigné. Le philosophe et le poète sont condamnés à vivre ensemble et, plutôt que de s'ignorer l'un l'autre, à coexister. Le premier sait qu'il est vain de vouloir marginaliser la poésie et qu'il faut lui laisser à elle-même la tâche de dire ce qu'il en est d'elle-même.

On comprend pourquoi il ne pouvait y avoir d'analyse de la poésie, de théorie des genres poétiques dans la *Logique de la*

Philosophie, alors que la *ποίησις* est présente partout. « La poésie révèle, la philosophie révèle le fait de la révélation poétique » (*LP*, 389). Il ne doit pas y avoir confusion des plans : la cohérence n'est pas poétique et le poétique n'est pas cohérent. Aussi ne peut-il plus s'agir pour le philosophe, à la manière de Hegel, de situer la poésie, mais d'engager un dialogue pensant avec le poète. Pourquoi ? Parce que celui-ci a pressenti le premier, par suite justement de cette ouverture à l'Être, de cette proximité de la parole primordiale et du dict poétique, ce que nul ne devine alors encore : que nous vivons le temps d'un bouleversement profond, que l'enracinement de l'homme dans le monde est menacé. Quand le poète sort de l'anonymat et devient *le* poète, c'est le signe que le monde n'est plus poétique, que l'homme ne l'habite plus, n'y est plus chez lui et que ce monde est devenu étranger, scientifique et technique. L'activité poétique a cessé d'être manière d'être générale d'un peuple : le poète est l'annonciateur que le monde est menacé de la perte du sens, que peut-être même il n'est déjà plus monde sensé, humain. Dans un tel monde, la poésie reste la seule présence du sens, elle qui est coïncidence du langage et de la situation.

Ainsi, la boucle est bouclée : la poésie est comprise en ce qu'elle est, l'homme lui-même, et elle peut être pensée raisonnablement dans la catégorie du *Sens*, dans la mesure où la philosophie elle-même a choisi de se comprendre à partir de l'homme. En la poésie le philosophe, adulte, contemple l'enfant qu'il fut ; absorbé tout entier dans sa tâche d'adulte, il a longtemps oublié son enfance ; devenu vieux, il jette ses regards en arrière et se penche sur son passé. Et il découvre cette vérité toute simple : qu'on ne peut être adulte sans avoir été enfant. Le mérite du *Fini* est d'avoir effectué ce retour ; sa limite est de s'abîmer dans la seule contemplation de son enfance, de jouer avec elle, dans le refus de sa condition d'adulte : agir dans la condition, dans le monde tel qu'il est.

Il a permis de découvrir que le langage est fait dernier, que c'est en lui que s'effectuent toutes les séparations, que se

scindent raison et poésie, et que celle-ci est production de sens, présence. Nous le savons désormais : la philosophie est science formelle du sens parce que la poésie, spontanéité originaire, est créatrice de sens concret. « Le sens de la philosophie se comprend en la rapportant à la *ποίησις* » (LP, 427).

Mais le philosophe sait aussi que, en dehors de ces instants parfaits, la présence est absente de ce monde, le nôtre, qui n'est plus, et pas encore, poétique, tout comme il sait que c'est dans le monde historique, le monde de la condition, celui de la violence toujours présente, qu'il doit vivre. Il sait que la poésie est un éclat et la présence poétique un état extraordinaire, moments privilégiés que l'homme soustrait au temps, mais qui ne peut suffire à donner sens à la vie de tous les jours, dans laquelle il faut vivre et agir. Aussi ne peut-il renoncer ni au discours ni à l'action : « la sagesse est révélation du sens dans le discours, non création du sens dans la poésie » (LP, 436). Si la poésie est coïncidence du langage et de la situation, la sagesse est coïncidence du discours et de la situation : elle ne peut donc être simple retour à la poésie fondamentale.

*

**

En regardant le chemin parcouru, si nous pouvons reconnaître autant de figures du poète que d'attitudes, nous devons pourtant conclure que, dans une logique philosophique pure, il n'existe, à strictement parler, qu'une seule figure du poète, celle du poète de la *Conscience*, le poète moderne. C'est encore lui que nous retrouvons dans le *Fini*. Là, il parle en son propre nom ; ici, il est interprété par le philosophe. Et dans le *Sens* l'interprétation et l'interprétation de l'interprétation sont toutes deux comprises. Le surgissement du poète a été nécessaire, son échec ne le fut pas moins, pour la compréhension par le discours de sa propre compréhension.

La *Logique de la Philosophie* renoue donc à nouveau, mais dans une œuvre systématique, ces fils exceptionnellement réunis avec la *Conscience* et séparés ensuite : comprendre

(*Intelligence et Absolu*), agir (*Œuvre, Action*) et créer (poïesis) (*Personnalité, Fini*). La *LP* comprend l'unité de la poésie, de l'action et du discours dans un discours cohérent qui est la logique de la philosophie.